

de Licko, auteur de différents ouvrages de droit; Sixt von Ottersdorf, Wenceslas Hagek, surnommé le *Tite-Live tchèque*, historien célèbre dont les œuvres ont été traduites en allemand; Jean Augusta; Simon Zomnicki, poète fécond, mais peu harmonieux, dont le principal talent consistait dans la satire et le genre comique; Georges Wetter, qui a composé des psaumes; Adam Daniel de Weleslawina, qui a surpassé tous ses devanciers par l'importance de ses œuvres et la correction de son style, etc. A côté de ces auteurs originaux, nous citerons quelques noms de traducteurs plus modestes, mais néanmoins très-remarquables: Jean Aquilinas, Jean Stranensky, Thaddeus de Hagek, Wenceslas Placellus, Abraham Gynterod, etc.

Sixième période. Cette période, dont le point initial peut être fixé en 1620, époque à laquelle fut livrée la célèbre bataille de la *Montagne blanche*, présente des signes non équivoques de décadence. L'expulsion de tous les habitants qui n'étaient pas catholiques eut pour résultat immédiat le dépeuplement, et, par suite, la ruine morale de la Bohême, ravagée encore par la désastreuse guerre de Trente ans. On poussa la fanatisme jusqu'à anéantir les livres non orthodoxes, lésés par les siècles précédents; cependant, quoique essentiellement destructrice, cette période produisit encore quelques ouvrages, en majeure partie traduits de l'allemand ou du latin, et, pour la plupart, ne traitant guère que de polémique religieuse. Les exilés fondèrent une imprimerie dans les pays où ils avaient trouvé refuge, et envoyèrent de temps en temps dans leur patrie des livres sortis de leurs presses. La plupart des ouvrages parus depuis 1627 sont plus souvent écrits en allemand et en latin qu'en tchèque. Citons parmi les productions les plus remarquables: les *Commentaires historiques* du chancelier Wilhelm Slawata; l'*Histoire générale de l'Eglise*, de Paul Skala de Hore; différents ouvrages de Simon Eustache Kapihorsky, Thomas Pessina, Jean Korinek, Zywalda, Pucalka. Un côté réellement neuf de la littérature tchèque, et datant de cette époque, est celui des études linguistiques, auxquelles on commença à s'adonner sérieusement (Georges Ferus, Jean Drackowsky, Mathias Steyer, etc.). Au XVIII^e siècle, la langue allemande fait de nouveaux progrès parmi les classes élevées de la société, et, par conséquent, à l'exception de quelques traités ascétiques peu intéressants, les ouvrages originaux sont rares. Il y a peu de noms à citer, si ce ne sont ceux de Wessely, Nitsch, Kelsky, Bilowsky, Taborsky, etc. En 1775, on commença à créer à Vienne des chaires pour l'enseignement de la langue tchèque et, dans le but d'en faciliter l'étude, on publia différents livres pédagogiques plus complets que ceux qu'on avait écrits jusque-là. Cette protection accordée à la langue tchèque eut pour résultat une recrudescence dans le mouvement littéraire. A côté de livres techniques, comme ceux de Hanke et de Karl Tham, nous trouvons enfin quelques œuvres plus originales et plus intéressantes. En 1785 paraissent, sous le titre de *Báse w recti wazané*, les poésies de Wenceslas Tham; l'année suivante, Krameryus commence à publier un journal tchèque. C'est aussi en 1785 que la langue bohémienne a sérieusement, pour la première fois, les honneurs du théâtre, grâce à la représentation du *Déserteur par amour filial*, qui eut lieu le 20 janvier sur le théâtre national. Encouragé par ce succès, une société d'acteurs se forma demanda et obtint la permission de donner des représentations alternativement en allemand et en tchèque, dans un local qu'elle fit construire à ses frais sur la place du Marché aux chevaux. Outre quelques pièces empruntées aux répertoires étrangers, on joua quelques morceaux de circonstance. A partir de ce moment, la littérature bohême devint plus féconde que jamais. Tous les genres eurent de dignes représentants: pour l'histoire, nous trouvons Pelzel et Prochazka; dans la poésie, Fuchmayer, Negedy, Hujewkowsky, Rautenkranz, etc. Parmi les auteurs contemporains, nous pourrions en citer un nombre considérable qui ont dignement continué cette glorieuse tradition: il suffira de rappeler les ballades de Schneider, le théâtre de Tyl, les poésies de Czelakowsky, Kollar, Polak, Holly; les travaux historiques de Palacky et de Tomek; les recherches archéologiques de Wocel; les ouvrages scientifiques de Hoenke, Sieber, Presl, Amerling, etc.

BOHÈME s. f. (bo-è-me. — L'Académie écrit dans ce sens *Bohème* par un é. Pourquoi? La raison de cet é nous échappe; aussi ne ferons-nous aucune distinction pour l'orthographe entre le substantif commun et le nom propre qui lui a évidemment donné naissance. Nous ne pouvons attribuer la substitution du é au é qu'à une distraction de MM. de l'Académie). Nom donné, par comparaison avec la vie errante et vagabonde des Bohémiens, à une classe de jeunes littérateurs ou artistes parisiens, qui vivent au jour le jour du produit précaire de leur intelligence: *La bohème alimente les petits journaux de la rive gauche. Les autres misères, celles du poète, de l'artiste, du comédien, du musicien, sont égayées par les jovialités naturelles aux arts, par l'insouciance de la bohème, où l'on entre d'abord, et qui mène aux théâtres du génie.* (Balz.) Le vocabulaire de la bohème est l'enfer de la rhétorique et le paradis du

néologisme. (H. Münger.) *En descendant l'échelle des âges, la bohème moderne retrouve des aïeux dans toutes les époques artistiques et littéraires.* (H. Münger.) *Letio hésita un instant, remplit son verre, fit un profond soupir; puis un éclair de jeunesse et de gaieté jaillissant de ses beaux yeux noirs, humides de larmes, il chanta d'une voix tonnante, à laquelle nous répondîmes en chœur: Vive la bohème!* (G. Sand.) *Narguons l'orgueil des grands, rions de leurs sottises, dépensons gaiement la richesse quand nous l'avons, recevons sans souci la pauvreté si elle vient; savons avant tout notre liberté, jouissons de la vie quand même, et vive la bohème!* (G. Sand.) « Genre littéraire ou artistique de la même classe d'individus: *Il ne faut pas, à force de se mettre en garde contre la bohème, s'abstenir de toute littérature actuelle et vivante.* (Ste-Beuve.) « Mœurs, habitudes, genre de vie des mêmes individus: *La bohème n'est pas une patrie, c'est un mal dont je meurs.* (H. Münger.)

— s. m. Se dit de celui qui pratique la vie de bohème: *Je suis un pauvre bohème comme Callot et Salvator Rosa, tenant un pinceau d'une main, une plume de l'autre, raillant, crayonnant, griffonnant.* (Al. Dum.) *Le divin Lepelletier a vu passer sous ses plafonds enfumés des littérateurs de toutes les espèces; les bohèmes de lettres y abondaient.* (P. d'Ivoi.) *Dix mille francs un bohème pris à la gorge par cette nécessité implacable les inventeront s'ils n'existaient pas.* (P. de St-Vict.) *On disait l'autre jour à un incorrigible bohème: Pauvre garçon! comment! tu portes un paletot auquel il manque toute une rangée de boutons!* (J. Rousseau.) *Les vrais talents, les vocations réelles traversent la vie de bohème, mais ne s'y arrêtent pas.* (J. Levallois.)

Je te retrouve, après quatre ans, toujours le même, Joyeux comme un enfant, libre comme un bohème. V. Hugo.

« Adjectiv. Dans le même sens: *Style bohème. Genre bohème. Mœurs bohèmes. La population bohème du quartier latin. Depuis dix ans, vous avez bien été convoqué une fois l'an à quelque banquet bruyant et bohème: dîner d'actionnaires, dîner de journalistes, déjeuner de comédiens, souper de courtisanes.* (A. Villomot.) *En philosophie, la démocratie s'est faite transcendentaliste, ecclésiastique, apriorique, fantaisiste, bavarde et bohème.* (Froudh.) *Je n'ai, pour répondre à votre délicate charité, que ma franchise bohème.* (Oct. Feuillet.)

Il faut des noms nouveaux pour ces nouveaux artistes, Ils se nomment entre eux bohèmes fantaisistes. VIENNET.

— Par anal. Homme gai et insouciant, qui supporte en riant tous les maux de la vie: *En France, avant d'être un grave magistrat, on commence par être un bohème. Pour le moral, le compositeur est le bohème de la vie ouvrière; car, comme lui, il sait passer gaiement les mauvais jours; comme lui aussi, il a une nature généreuse et sympathique; jamais une infortune ne l'a invoqué en vain: il ne s'informe même pas si celui qui demande a besoin.* (Le Gutenberg.)

— Loc. adv., A la bohème, A la manière des bohèmes: *Elle voulait me coiffer à la bohème, elle releva mes cheveux, que je portais fort longs, et les noua par derrière.* (E. Sue.)

— Encycl. Béranger a fait sur les Bohémiens une chanson, ou plutôt un charmant poème. Il nous dit, en ses couplets aux fines ciselures, la vie errante et bizarre de ces hommes au teint bruni, aux yeux brillants, à la stature d'athlète, de ces êtres beaux d'une si singulière, si étrange beauté, dont l'origine est encore une énigme pour les savants; il chante leur insouciance, leur vie commune, leurs amours faciles, leur sommeil près de la borne d'un champ durant les nuits d'été. Certes, Béranger ne songeait nullement alors à une analogie entre les poètes ou les artistes en quête d'un souper et d'un gîte, et les singuliers mendiants dont il peignait l'existence et les haillons. Ce rapprochement pourtant ne tarda pas à être fait. Un sens nouveau, singulier et charmant, fut donné au mot *Bohème*; il apparut pour la première fois, ce nous semble, sous la plume de George Sand, qui finit son roman intitulé *La Dernière Aldini* par ce cri: *Vive la bohème!*

Qu'est-ce donc que la bohème et qu'un bohème? Écoutons Balzac, dans sa nouvelle intitulée *Un prince de la bohème*: « La bohème, qu'il faudrait appeler la doctrine du boulevard des Italiens, se compose de jeunes gens tous âgés de plus de vingt ans, mais qui n'en ont pas trente, tous hommes de génie dans leur genre, peu connus encore, mais qui se feront connaître et qui seront alors des gens fort distingués. Il se trouve dans la bohème des diplomates capables de renverser les projets de la Russie, s'ils se sentaient appuyés par la puissance de la France. On y rencontre des écrivains, des administrateurs, des militaires, des journalistes, des artistes. » Mais voici maintenant ce que dit Xavier de Montépén, dans ses *Confessions d'un bohème*:

« Enfant perdu de ce grand Paris, où tous les vices ont des temples et toutes les mauvaises passions des autels et des pontifes, le bohème exploite avec une dangereuse adresse les mauvais côtés de l'humanité. Parfois il est vraiment habile, il vient à bout de tromper tout le monde, qui l'accepte pour un instant; alors il est brillant et fier, il est ganté

de paille et chaussé de vernis, il a des chevaux, des maîtresses, de l'or. Demain peut-être, il ne restera pas pierre sur pierre de l'édifice menteur si laborieusement construit. » On voit par ces contradictions que le pays de *Bohème* a grand besoin de délimitations géographiques.

L'idée nouvelle n'est jamais reçue avec bonheur, à son entrée dans le monde. On ne lui sourit point. Il n'y a ni chansons ni carillon joyeux à son baptême. Pourquoi serait-elle fêtée? Elle a pour ennemis les idées décrépies qu'elle va remplacer, et la raillerie des sots qui ne peuvent la comprendre. Celui qui l'a enfantée veille avec sollicitude sur les premiers pas de cet enfant de ses entrailles; mais il doit attendre longtemps l'heure du triomphe. Il lui faut traverser des années de lutttes et de privations, avoir soif, avoir faim. Pourtant il soutient le combat, car il a une foi ardente en lui-même, et possède l'espérance, qui est sa religion. Ainsi qu'un croyant des anciens jours, il affirme qu'il atteindra l'éden tant désiré. Cette vie âpre a pourtant son côté séduisant, sans lequel l'âme la plus fortement trempée ne saurait la supporter: de longues heures d'illusion, le bonheur de l'étude, des mirages profonds plus beaux qu'un soleil couchant, la joyeuse amitié de ceux qui soutiennent la même lutte, un champ libre laissé aux explosions charmantes de la jeunesse et aux amours faciles.... Puis encore, des heures de découragement et d'angoisse, des batailles perdues, la trahison de faux amis, la force physique moins grande que le courage, le désespoir, la mort! Tout cela constitue la vie de bohème. La vie de bohème, nous a dit Münger, c'est le stage de la vie artistique; c'est la préface de l'Académie, de l'Hôtel-Dieu ou de la Morgue. Quelques écrivains ont, à l'exemple de Xavier de Montépén, choisi d'autres analogies dans l'existence des zingaris. Comme les sujets du roi de Thunes ont toujours été brouillés avec la maréchalesse, ils ont appelé *bohèmes* ces industriels qui, sans autre patrimoine que l'audace, passent du jour au lendemain du Capitole à la roche Tarpéenne, et changent le régime de la Maison-Dorée contre celui moins confortable de Clichy et de Mazas. « Mais les *bohèmes* de la littérature n'ont aucun rapport, dit encore Henri Münger, avec les *bohèmes* dont les dramaturges du boulevard ont fait les synonymes de filous et d'assassins. Ils ne se recrutent pas davantage parmi les montreurs d'ours, les avaluateurs de sabres, les marchands de chaînes de sûreté, les professeurs d'à tout coup l'on gagne, les négociants des bas fonds de l'agio, et mille autres industriels mystérieux et vagues dont la principale industrie est de n'en point avoir, et qui sont toujours prêts à tout faire, excepté le bien. »

Notre siècle a vu deux générations de *bohèmes* qui laisseront leur trace dans l'histoire des arts et des lettres; deux hommes également remarquables et également dignes de commémoration, Gérard de Nerval et Henri Münger, les personnifiant. Le premier groupe avait fait son nid dans une maison de la rue du Doyenné, aujourd'hui démolie, et dont l'emplacement est recouvert par les bâtiments du nouveau Louvre. Rien n'était sombre, triste comme cette rue, une des plus laides du vieux Paris. Pourtant, les enfants perdus qui s'y étaient réfugiés avaient tous les yeux tout ce que l'imagination la plus jalouse, la plus délicate pouvait désirer. C'était d'abord les vestiges de l'ancien hôtel Rambouillet, berceau des lettres françaises; puis les ruines du dôme italien de la chapelle du Doyenné, dont l'écroulement rappelait un drame sinistre; la façade du Musée, couverte des resplendissantes sculptures de la Renaissance; enfin, au milieu de cet assemblage bizarre, de grands arbres, presque un bois, où les oiseaux, autres *bohèmes*, chantaient leur liberté et leurs amours. Les murs de la maison étaient vieux et nus; mais les habitants les eurent bientôt revêtus de décors splendides et qu'auraient enviés les plus riches palais. Corot y peignit des paysages de Provence, Chassériau des bacchantes. La Arsène Houssaye écrivit de sa plume, quelquefois un peu trop fantaisiste, ses premières nouvelles. Théophile Gautier ciselait ses premières poésies, Nerval composa ses pages si fines, si délicates, que les fins gourmets en littérature aiment tant à savourer. Jamais zingari campés sous la feuillée, au milieu de la senteur des bois, ne menèrent vie plus charmante. Il y avait une reine de Saba ou du sabbat (on ne sait lequel il faut dire); il y avait aussi Cydalise I^{re}, et bien d'autres. On y jouait la comédie, on donnait des bals masqués, on narguait le propriétaire et les bourgeois scandalisés. Les années s'écoulèrent, et les *bohèmes* de la rue du Doyenné firent enfin accepter du public leur théorie d'art et de littérature; ils furent choyés, fêtés, adorés par tous ceux qui les prenaient autrefois pour des fous; la fortune leur sourit enfin. Seul, le pauvre Nerval s'acharna à vivre de l'existence bizarre que nous venons de dire. Un matin, était-ce un crime, était-ce un acte de folie? on le trouva pendu à un réverbère.

L'autre groupe se forma longtemps après le premier; il comprenait, entre autres, Privat d'Anglemont, Auguste Vitu, Schanne, Münger, Alfred Delvau, Champfleury, et bien d'autres que j'oublie. On se réunissait au café Momus, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. Le café Momus a disparu, il y a deux années

environ; un marchand de couleurs et un mont-de-piété ont pris sa place. Depuis longtemps, du reste, il ne retentissait plus de l'éclat de rire, de la gaieté insoucieuse, folle, des *bohèmes* que nous venons de nommer. La gloire ou le malheur était venu frapper à la porte, et tour à tour faire l'appel de chacun des membres de la tribu. Privat d'Anglemont, le premier, entra à la Maison municipale de santé et y mourut; Münger, quelques mois après, fut porté dans ce même hôpital, et ce fut aussi pour y mourir. Il laissait, dans un ouvrage que nous analysons plus loin, le poème, l'*Iliade de la bohème contemporaine*. Les deux jeunes hommes qui, à coup sûr, furent les plus originaux entre ceux qui firent partie du turbulent cénacle s'en sont allés. L'un, Münger, quoique un peu tard, a été compris et aimé. Tout ce que la littérature compte de représentants illustres l'accompagna à sa dernière demeure. La tombe qu'on lui a élevée est bien digne du poète qu'elle recouvre. L'autre, Privat d'Anglemont, repose tout auprès; mais une pierre n'indique pas même à ses amis où ils doivent venir déposer des couronnes. Que sont devenus les survivants? Écoutez: L'un, Schanne, est aujourd'hui marchand de jouets d'enfants, rue Saint-Denis, et vous ne vous doutez point qu'il lui les enfants doivent l'invention de ces lapins mécaniques qui frappent sur un tambour à chaque mouvement du petit char qui les porte. Un autre, nommé Champfleury, a tenté de fonder une école littéraire dite *réaliste*. Un troisième, M. Auguste Vitu, est rédacteur en chef, pour la partie... financière! d'un journal officiel! Notons en passant un simple trait pour servir à qui voudrait faire un jour le portrait de ce ci-devant *bohème*. Notre dictionnaire doit tout savoir et tout dire. Après MM. E. Thierry et Deslandes, M. Auguste Vitu voulut, lui aussi, prononcer un discours sur la tombe du regretté Münger; c'était bien; mais ce qui fut mal, ce qui dénota chez le soudain ami de celui qui reposait à ses pieds et l'absence de goût et le vide de cœur, ce fut la révélation que, sous forme de conseils aux jeunes gens, il fit de la maladie qui avait emporté prématurément le poète.

Musette, disons-le pour les curieux à venir, la Musette de Münger a voulu, elle aussi, faire une fin: elle vient de se marier avec un pharmacien. C'est M. Alfred Delvau qui nous l'affirme dans l'un de ses derniers livres: *Henri Münger et la Bohème*, monographie un peu écourtée, un peu sévère aussi, de l'amant de Musette. Nous venons de prononcer le nom de M. Alfred Delvau. C'est le seul des survivants du cénacle qui n'ait point renoncé à ses premiers rêves, renié ses premiers dieux. Il est resté littéraire, et, chaque jour, il fait un pas en avant à la conquête d'une réputation de bon aloi. Il est de la même famille que Privat d'Anglemont pour les sujets qu'il a choisis; mais il a plus de vigueur que lui dans la pensée, plus de netteté et de correction dans le style. L'histoire littéraire de notre époque le placera l'un des premiers entre les seconds.

Donc, Henri Münger, Privat d'Anglemont, Alfred Delvau, voilà, de tous les noms pleins de promesses qui retentissent au cénacle du café Momus, les seuls dont on se souviendra dans quelques années. La *bohème* de la rue du Doyenné a été plus féconde.

Nous avons dit que le travail, la persistance, la foi dans l'avenir, étaient, ou mieux, doivent être les traits distinctifs de la véritable *bohème*. Il existe une autre *bohème*, *bohème* incomplète, qui n'a pas ces qualités, qui ne sait ni souffrir longtemps ni attendre, qui croit qu'un sonnet bien fait, un coup de crayon heureux, l'inspiration d'un instant, peuvent et doivent donner la gloire et la fortune. Ceux qui font partie de ce groupe traitent de marâtre et maudissent une société à laquelle ils ne savent pas s'imposer. Ils s'apophyxiot ou meurent de misère. Alfred de Vigny n'a-t-il pas entrepris une tâche inutile, disons plus regrettable, en essayant, dans une œuvre célèbre, *Chatterton*, de faire de ces infortunés des héros méconnus, des génies incompris?

Il est une autre *bohème* encore, la *bohème* ignorée, composée de rêveurs pratiquant la théorie de l'art pour l'art, oubliant que être et paraître sont deux choses également nécessaires, ne sachant pas forcer le public à regarder leur œuvre, hommes dont le talent égale la misère, mais dont l'orgueil empêche le succès. C'est là qu'on voit tant d'auteurs qui sollicitent inutilement la représentation de leur premier drame ou l'insertion d'un article dans un grand journal; de peintres toujours refusés aux expositions; de musiciens réduits à donner leurs concerts à huis clos. Dans ce monde, sans cesse aux prises avec la misère, ce n'est point le talent qui manque, c'est l'énergie nécessaire pour sortir de cet état; c'est aussi, et surtout, l'absence de relations dans les sphères plus élevées et plus fortunées de la société. Le *bohème* ne connaît que des *bohèmes* aussi pauvres, aussi insouciant que lui; ils s'encouragent mutuellement à mener sans faiblir cette vie de misère, de paresse et d'illusions.

Une autre encore: « Elle a pour type, dit Jules Janin, le *bohème* amateur, c'est-à-dire une centaine de braves jeunes gens sans mérite, qui se plaisent à tâter du pain de la misère, à mener, comme ils disent, la vie d'artiste, et, quand, au bout d'une année de cette